

FICTION

Fouad Laroui, *La Croisée des chemins*

RELIEF – Revue électronique de littérature française 14 (1), 2020, p. 29-31

DOI: doi.org/10.18352/relief.1064

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Ali, le père de l'enfant, n'avait pas fait de longues études. Sous le Protectorat français, un Marocain qui obtenait son certificat d'études primaires, c'était déjà quelque chose. C'était la preuve qu'il savait lire et écrire, qu'il maîtrisait la langue des maîtres - des maîtres d'école et de ceux du pays.

Avec son *certif*, Ali avait pu devenir facteur. Le cartable de l'écolier avait mué, il était devenu la sacoche imposante du facteur, de cuir épais, qui imposait le respect. Elle dénotait le fonctionnaire – un mot qu'on prononçait avec une pointe d'envie, comme on prononçait son corollaire : le mandat qui *tombait* chaque mois.

Ali, promenant sa sacoche dans les rues, rêvait... Il tenait à inscrire ses enfants, à commencer par l'aîné, à l'école française, c'est-à-dire à l'une des écoles gérées au Maroc par la *Mission Universitaire et Culturelle Française*. Elles étaient en principe ouvertes à tous, mais un code non-écrit les réservait aux enfants des Français, aux Juifs marocains et aux enfants des notables locaux. La fille du gouverneur ou le fils du commissaire étaient acceptés sans barguigner. En revanche, il était plus difficile, sinon impossible, au fils d'un facteur de forcer le portail magique.

Il se mit à fréquenter les endroits où l'on pouvait rencontrer le directeur de l'école : le marché aux poissons (dit « marché des Français »), les abords du club de tennis et de la plage privée. Il finit par aborder son homme un jour, au moment où celui-ci sortait de chez le marchand de journaux, une gazette pliée sous le bras. Ali se présenta d'un ton si poli que monsieur Bernard ne put que s'arrêter et lui prêter l'oreille. Ali lui expliqua d'une traite pourquoi il voulait que son fils entrât en classe maternelle à l'école Honoré de Balzac. Le directeur fut stupéfait, et aussi un peu gêné, d'entendre un Marocain affirmer la supériorité de la culture française sur les autres cultures, louer l'ouverture d'esprit

et la compétence des enseignants envoyés par Paris, prononcer avec respect les noms de Molière et Victor Hugo.

En réalité, Ali voulait surtout pour ses enfants l'assurance d'avoir plus tard un métier stable, une carrière, en somme une vie plus facile que la sienne. Ce qu'il disait sur ce trottoir à un monsieur Bernard n'était pas un mensonge, mais, faisant flèche de tout bois, il exagérait peut-être ses sentiments francophiles. Pris au dépourvu, le directeur demanda à Ali de venir le voir à l'école, le lendemain, avec son petit garçon.

Une première bataille avait été gagnée.

Le lendemain, le gamin fut lavé à grandes eaux dans une bassine posée au milieu de la cour. Sa mère le frotta avec un gant de crin jusqu'à lui arracher des cris de douleur puis elle renversa sur sa tête une bouteille d'eau de Cologne. On le sécha avec une grande *fota* orange. Ali saisit la menotte de son héritier et ils marchèrent tous deux jusqu'à l'école française.

Le *chaouch* les fit entrer dans le bureau de monsieur Bernard. Celui-ci les regarda en plissant les yeux. Il semblait avoir complètement oublié la rencontre de la veille, mais il se ressaisit vite et les fit s'asseoir.

Un moment de silence s'ensuivit. Farid regardait obstinément ses souliers, qu'il n'avait pas remis depuis la fête de l'Aïd El Kebir pour ne pas les user. Le père regardait le directeur, d'un air de supplication sourde. Le directeur regardait l'enfant.

Voilà. Ce gamin ne se doute pas qu'il vit en ce moment l'instant le plus important de toute son existence. Il est, très exactement, à la croisée des chemins. Deux voies s'ouvrent devant lui et il n'en sait rien. Tout dépend de moi. Il ne sait pas qu'en ce moment-même, il a cessé d'exister. Cet enfant est mort. Dans deux minutes, au moment où je vais annoncer ma décision, un alter ego va se substituer à lui dans ce petit corps chétif et personne ne verra la différence. D'ailleurs, il n'y aura pas de différence, pas tout de suite. Ça commencera dès la rentrée. Il aura madame Gobert. Elle lui apprendra un mot, puis un autre. Des mots français. Si j'avais décidé de dire non, il serait allé à l'école marocaine... l'école coranique, vu son âge.

Monsieur Bernard eut la vision de deux enfants en tout point semblables mais habillés différemment, l'un en costume européen, l'autre en *djellaba* blanche.

Donc, madame Gobert apprend au petit monsieur les rudiments du français, ceux-là-mêmes qui lui permettront plus tard de lire Voltaire. Au même moment, le petit sidi serait en train d'apprendre le Coran par cœur, si j'avais décidé de dire non. Dans vingt ans, ce sera un homme fait. Il citera les classiques français, il sera rabelaisien les jours de rigolade, cartésien lorsqu'il le faudra... Le petit sidi mort-né, il serait peut-être devenu imam, qui sait ? Il aurait une femme ou peut-être deux, soumises et qu'il enfer-

mera à clé dans la maison lorsqu'il lui prendrait envie de sortir. Mon petit voltairien sera en ménage avec une femme qui lui ressemble, une Française peut-être, puisqu'il ira, bien sûr, continuer ses études en France. Peut-être ne reviendra-t-il jamais ? Et tout cela fera d'excellents Français, comme le chantait l'excellent Maurice...

Il s'épongea le front à l'aide d'un grand mouchoir. Qu'est-ce qu'il faisait chaud dans ce pays ! Bon, c'était aussi pour ça qu'on était là...

Et maintenant que j'y pense, leurs enfants aussi seront totalement différents, et leurs petits enfants aussi, et les enfants de leurs petits-enfants, jusqu'à la consommation des siècles. Et tout cela dépend de moi, de ce que je vais dire dans quelques minutes. Vertigineux !

Le directeur regardait le petit gamin avec épouvante.

Mon Dieu, quelle responsabilité ! J'aurais mieux fait de me casser une patte hier, je n'aurais pas rencontré son père. Bah, il m'aurait coincé ailleurs. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi ne me suis-je jamais posé cette question avant ? Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai admis le fils du pacha et celui d'un juge au tribunal. Ah, mais pour eux, j'avais les instructions de l'Ambassade et du Conseiller Culturel. Je pouvais m'en laver les mains. Celui-ci, c'est mon affaire. Il sera encore plus mon fils que le fils de son père, mais celui-ci ne le comprendra jamais. Je lui prends son fils, au nom de la République, et il n'en saura rien...

Il se tourna machinalement vers Ali, qui continuait de le fixer d'un air presque implorant. Soudain, le directeur s'entendit dire :

– Eh bien, monsieur... euh... (Il avait oublié son nom)... vous avez été très convaincant hier, nous prendrons le petit Farid chez nous.

Il se pencha vers l'enfant et lui sourit.

– Tu seras bon élève, n'est-ce pas ?

Farid continuait de regarder ses souliers. Ils lui faisaient mal. Quand cette torture allait-elle prendre fin ?

Extrait d'un roman autobiographique à paraître en 2022.